

Audition de M. M. B.

Jeudi 14 janvier 2021 de 14h à 16h
Cabinet Navacelle, 60 rue Saint-Lazare, 9^{ème} arrondissement, Paris

Présents pour la CIASE : Sadek BELOUCIF (membre) ; Sylvie PANTZ (membre associée) ; un rapporteur pour le compte-rendu.

Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation, non-assistance à personne en danger). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /EPHREM/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //). Les autres identités, les noms d'institutions ainsi que de lieux ont été conservés.

-- Début de l'audition --

MB : Je suis M. B., je suis retraité et j'étais précédemment proviseur de lycée à Bordeaux, à Mérignac plus précisément.

Sadek BELOUCIF (SB) : Nous sommes friands de connaître votre expérience.

MB : Pour commencer je dois vous dire que je ne sais pas quelle tournure doit prendre cet entretien. Dans le cas où en préambule je devrais raconter mon histoire, je me suis préparé à le faire. Dans le cas contraire, je suis prêt à aussi à participer à un échange libre à bâtons rompus sans un exposé préliminaire. Vous me laissez libre de mon choix, alors je me lance dans le récit de mon histoire.

Je suis originaire du Béarn-Pays Basque, d'une petite famille d'agriculteurs, famille pas bien riche, dans un tout petit village, 150 âmes pas plus. J'ai grandi dans une ferme qui se trouve au pied de l'église, de ma naissance à mes 10 ans. À mes 10/11 ans, je suis parti en pension dans une institution privée religieuse comme on disait à l'époque. Ma famille était très respectueuse et très dévote. Mes premières années d'enfance se sont très bien passées, j'étais à l'école primaire, j'aimais beaucoup l'école. Comme j'étais près de l'église, vous aurez vite compris que j'étais enfant de chœur. Cette situation qui m'a traumatisé s'est produite avant mon entrée en classe de 6^{ème} dans une institution religieuse pour garçons, après avoir été abusé par un prêtre. Une institution religieuse où j'ai complètement décroché sur le plan scolaire : j'ai doublé ma 6^{ème} j'étais le dernier de la classe, évidemment montré du doigt dans un milieu où il n'y avait de place que pour l'admonestation. Le principe fondamental éducatif reposait sur l'usage massif de la torgnole. Je le dis de façon un peu brutale, mais c'est ça. Il y avait quelques autres établissements qui étaient célèbres aussi pour cette tonalité éducative si j'ose dire... Donc il y avait également Bétharram pas très loin de Lourdes. Il y avait Garaison du côté de Tarbes. En revanche, dans les établissements privés qui se trouvaient dans les environs de Bayonne ou de Pau, ces pratiques-là n'existaient quasiment pas... Donc décrochage scolaire massif en 6^{ème}, en 5^{ème} puis en 4^{ème}, j'ai doublé à nouveau. Mes parents ont décidé de me changer d'établissement, je suis venu plus près de chez moi où les choses ont été mieux, mais, là c'était chez les bonnes sœurs alors ce n'était pas pareil. Ça s'est bien passé. Je n'étais pas du tout promis à des études longues puisque j'aurais dû aller chez les curés à nouveau, faire un BEP d'électronique, toutes choses qui étaient totalement étrangères à ce que j'étais, à ce que je voulais faire. Puis je me suis révolté, j'ai dit « Non, je ne veux pas faire ça, c'est hors de question ». Donc au grand dam de mon père, on m'a conduit à Pau

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église CIASE

parce-que les établissements privés entre eux savaient parfaitement s'échanger les élèves pour des raisons d'effectifs, je présume. Je suis arrivé à Pau où on me promettait de faire un BEP de comptabilité, mais la section était complète... Donc on m'a inscrit en classe de seconde générale et surprise, ça a bien marché. Sauf qu'ensuite, en Première et Terminale j'ai dû replonger dans des études technologiques pour des raisons de bourses accordées à ce type d'études. C'était le domaine de la comptabilité qui m'intéressait toujours aussi peu.

Le jour du baccalauréat, je me suis levé à la moitié de mes épreuves et j'ai tout abandonné sur place. Je suis allé dans un établissement où il y avait des séries littéraires, cet établissement me connaissait déjà, du moins sa directrice qui aurait souhaité m'accueillir à l'issue de ma classe de seconde. Je lui fais part de mon souhait. Et j'ai eu de la chance, car pour une fois, j'ai été accepté, c'était encore une institution religieuse à Pau. Mais dans une mouvance plus progressiste si j'ose dire. Ensuite, j'ai fait mon baccalauréat – mais en faisant face au décès tragique de ma mère durant cette même année – le deuxième donc avec trois ans de retard sur toute ma scolarité. Puis j'ai décidé de faire mon service militaire, tout le monde me disait : « Oh là là !! Ton service militaire ça va te freiner si tu veux faire des études après » mais j'ai dit « C'est ce qu'on va voir ». J'ai eu raison, j'ai fait une licence d'anglais à Pau en Lettres et Civilisations puis j'ai fait une maîtrise. Cette faculté était pourtant très sélective.

Entre temps, j'ai fait la rencontre de mon épouse qui a été souveraine pour moi, je me voyais en elle, je me regardais en elle, et elle était exactement ce que moi, j'aurais voulu être. Ça m'allait très bien parce que c'était une personne ressource qui a croisé mon chemin, sauf que là, c'est devenu mon épouse. C'est nécessaire quand il s'agit de remonter la pente. Petit à petit, ma parole s'est ouverte auprès d'elle, il aura fallu douze ans tout de même pour lui révéler mon lourd secret... Puis elle s'est refermée aussitôt et tout au long de ma vie j'ai eu des moments de crise violents qui étaient toujours en lien avec tout ce qui a trait à la sexualité. Par exemple, une évocation dans un film, un mot, il ne fallait pas grand-chose. Jusqu'à ce que j'arrive à la retraite aujourd'hui et que je me dise « Bon sang de bonsoir, ce n'est pas normal que je réagisse comme ça, ce n'est pas normal que je n'arrive pas à raisonner comme les autres et à réagir, comme si j'étais à vif, sur ces choses-là ». Je me suis dit « Ce n'est pas possible, ça réactive quelque chose en moi », donc j'ai décidé de consulter un psychothérapeute, un psychiatre plus précisément qui m'a dit « Nous ouvrons en ce moment à Bayonne un centre d'aide aux victimes qui est le CAPSYVI ». Un centre d'aide de psychothérapie aux victimes. Je suis allé là-bas et j'ai fait une psychothérapie autour des origines, de ce qui s'est passé quand j'étais enfant et il m'aura fallu à peu près une année pour me décharger de ce lourd fardeau. Les choses se sont faites assez vite comme me le disaient les pys que j'ai rencontrés. Je ne dis pas qu'aujourd'hui tout est effacé. Mon histoire est ce qu'elle est, mais j'ai les outils pour établir les filtres qu'il faut et pour ne jamais me laisser gagner par cette espèce de folie qui pouvait survenir par moments.

Alors voici ce qui s'est passé lorsque j'étais enfant. Comme je vous l'ai dit, j'étais au pied de l'Église, j'étais un marmot gentil, tout le monde m'aimait beaucoup partout. Puis il y avait le curé qui trouvait que j'étais quelqu'un de très aimable aussi. Il y a eu une phase d'approche très progressive, il allait chez moi, car mes parents étaient tout acquis à la cause cléricale : « Je vais à tel endroit en voiture, est ce que je peux emmener M. ? ». Il ne le faisait pas qu'avec moi d'ailleurs. Donc on partait, il ne se passait pas grand-chose, rien et puis progressivement l'emprise s'est développée jusqu'à ce que je tombe définitivement dans ses griffes. Je n'ai pas été violé, sur le plan juridique, tel qu'on l'entend aujourd'hui. Mais j'ai fait l'objet d'attouchements, parfois même, il me prenait et j'étais un petit peu sa... je n'oserais dire ça... parce qu'une poupée gonflable ça ne sert pas à ça mais bon... il se frottait à moi. Vous avez sûrement entendu ou lu des témoignages autour de ça. Et un jour, ce qui m'a sûrement aidé à m'en sortir, je crois, je me suis révolté. Il avait fermé à clé la pièce dans laquelle nous étions car je cherchais à m'échapper, mais il a fini par m'attraper. J'avais 9 ans et quelques mois de plus, je ne pesais pas lourd. Et je suis rentré chez moi, une fois que ça s'est terminé, j'ai dit à ma mère : « Je n'en peux plus du curé » et je lui ai raconté un certain nombre de choses sans vraiment rentrer dans les détails, mais elle a tout de suite compris. Ma sœur était là aussi, elle avait 14 ans. Et puis silence radio. De ce silence, je suis à la fois devenu sourd et muet sur cette question-là. Je m'en suis rendu compte après avoir fait ma psychothérapie. Sourd, parce que j'entendais parfois des gens qui disaient « Oui le curé ceci, le curé cela » sans véritablement faire le rapprochement avec mon affaire. Il se trouve qu'il avait commis ces mêmes méfaits avec d'autres personnes du village donc je ne me sentais pas plus pointé

du doigt que d'autres. Et je savais aussi qu'une démarche avait été entreprise à ce moment-là quand j'avais 12/13 ans par un voisin et mon père qui ont demandé une audience au vicaire général de l'évêché pour se plaindre de ce... bon c'était un pédophile, c'est sûr. Et il était aussi assez tyrannique avec les gens du village. Ils ont été reçus par le vicaire général qui les a écoutés. Peu de temps après, il a été déplacé. Où ? Je n'en sais rien. Il a été déplacé et par la suite, j'ai entendu dire qu'il avait été démis de ses fonctions. Cet homme-là est mort depuis longtemps. Cela dit, j'ai été très intéressé par l'affaire de la Parole libérée et le jugement qui a eu lieu autour du Cardinal Barbarin.

Mes parents sont morts sans jamais ne m'avoir soufflé mot de ce qui se passait et quand j'ai rencontré mon cousin il n'y a pas si longtemps que ça, il m'a dit que sa maman, la sœur de mon père, lui avait dit « Fais attention avec le curé si jamais il s'approche de toi ». Ce qui me paraissait absolument hallucinant parce-que pour moi, il y avait une espèce de chape de plomb sur toutes ces questions. Chez moi, je ne me posais même pas la question de savoir si je pouvais en parler ou pas. Au cours de ma psychothérapie, j'ai fait une REC. Je ne me souviens plus ce que ça veut dire, mais c'est un travail sur la mémoire traumatique et sur le redressement cognitif. Au cours de cette REC, on cherche à vous faire revivre l'événement qui vous a troublé, traumatisé. Ça dure une heure à peu près. Les questions sont assez précises tout en étant empreintes d'une grande délicatesse et d'une fermeté certaine. J'ai parlé assez facilement jusqu'à ce qu'ils – le psychiatre et le psychothérapeute, ils travaillent en doublette – aient cherché à savoir si j'éprouvais de la culpabilité autour de ces faits., Ils se sont rendu compte que je n'en avais pas, mais ils ont beaucoup insisté sur mes parents : « Vous rentrez chez vous, vous voyez votre maman, vous lui dites ce qui s'est passé, et qu'est-ce qu'il se passe après ? ». Je leur dis « Bah rien ». On passe à une autre question puis on revient là-dessus à nouveau, à tel point que je commençais à être très mal à l'aise. Je me disais : « Qu'est-ce qu'il n'y a que je n'ai pas fait ? ». Alors le psychiatre a conclu : « C'est bon là on en sait assez il n'y a pas de sentiment de culpabilité ». Au retour chez moi j'explique cela à mon épouse qui me dit : « Tes parents auraient dû réagir et ils ne l'ont pas fait, c'est sûrement ce qu'ils voulaient savoir ». Elle reste distante tout en restant très proche de tout ça, par respect et par amour aussi sans doute. Puis le psychothérapeute me dit à la session suivante : « Monsieur, je tiens à vous féliciter pour votre immense bienveillance envers vos parents ». Mes parents, ils étaient sous emprise autant que moi je l'étais.

Ce que je suis venu vous dire ici aujourd'hui, c'est que quand le Cardinal Barbarin a été jugé. Il a dit deux choses : « Dieu merci, les faits sont prescrits » mettant en rapport à la fois la loi divine avec la loi des Hommes, un astucieux mélange d'ailleurs. Ce qui m'a choqué, c'est que lui aussi a pris pour argument pour se défendre de dire « Mais les parents n'avaient qu'à parler, c'était aux parents de défendre leur enfant ». Cette duplicité de la parole des ecclésiastiques m'insupporte au dernier degré. C'est-à-dire qu'à la fois la prescription fait qu'on peut se servir de la justice des hommes pour échapper au jugement, mais en revanche, devant Dieu, on doit se prosterner. Devaux a eu des mots à l'issue de ce jugement très forts, il a dit : « Le Pape est un traître ». Le Cardinal Barbarin a été jugé en première instance, il a quand même été condamné et ça reste, même si le jugement en appel s'est prononcé différemment. Mais le Pape ne lui a pas demandé de démissionner. Lui-même, le cardinal, a pensé qu'il était préférable de le faire parce qu'il ne pouvait pas soutenir le regard des gens autour de lui. Et peut-être sa première condamnation l'a-t-elle contraint à le faire aussi.

Ma grande douleur, c'est qu'il y a eu tous ces moments difficiles. Je n'en ai toujours pas parlé à mes enfants, qui sont grands, l'ainé a 37 ans, le numéro deux a 32 et le numéro 3, 27. Je ne sais pas s'il faut leur en parler. J'en avais parlé au psychiatre, il m'avait dit : « C'est vous qui verrez » et il a très bien répondu. J'en ai parlé à une amie dont j'avais subodoré qu'elle avait connu des approches du même ordre. Elle très très ancrée dans le milieu religieux mais dans un esprit très humaniste, très ouvert. J'ai subodoré qu'elle avait eu quelques soucis de cet ordre-là parce qu'un jour, elle m'avait dit : « Il est arrivé quelque chose de très grave dans ma vie, je ne te dirai pas quoi ». Pour moi, c'était classé ! Du moins c'est ce que je croyais...Voilà, je n'en ai pas beaucoup parlé. Et je suis très content d'être avec vous aujourd'hui parce que vous êtes une commission laïque et j'espère que la somme de tous ces témoignages va permettre à l'Église de se poser des questions.

Les psys m'ont dit que j'avais été très résilient, sans doute, mais j'ai fait ma vie comme j'ai pu !

J'ai continué de me poser des questions sur certains aspects de ma personnalité tout en me disant qu'il fallait que j'arrête de me mettre un martel en tête. Maintenant, « Vivre ce n'est pas attendre que l'orage passe, c'est apprendre à vivre sous la pluie ». J'ai fait mienne cette belle citation de Sénèque. Je suis venu aussi parce-que je voudrais qu'on soit nombreux à dire tout ça. Je suis persuadé que c'est arrivé très souvent, beaucoup plus que ce qu'on ne le pense. Dans mon village, il y a un un voisin que j'ai vu, il n'y a pas si longtemps qui me racontait un fait d'arme extraordinaire avec ce curé. Il avait demandé à ses parents : « Je vais chercher une voiture à Paris, est ce que je peux emmener votre fils avec moi ? » Après accord, ils étaient partis en voiture à Pau, puis ils ont fait du stop jusqu'à Paris à 700km et ils ont dormi à l'hôtel, bon voilà je n'ai pas besoin d'en dire plus ! Donc je suis sûr que beaucoup de gens ont été abusés, mais n'osent pas parler, soit qu'ils l'ont refoulé, soit qu'ils ne veulent pas l'exprimer. Et dans le village où je suis, je suis sûr qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne le pense. Je fais cette démarche, ils ne savent pas que je la fais. On n'en a pas parlé entre nous, c'est l'omerta entre nous. Je pense qu'il faudrait que l'Église finisse par comprendre que c'est le célibat des prêtres qui doit être reconsidéré. Je ne dis pas que le fait que les gens ne soient plus célibataires va mettre un terme définitif à cette affaire, la preuve, c'est qu'on le voit également dans des couples mariés et dans d'autres milieux. Mais je pense que cette contrainte forte pour obliger des gens à être divins, en refusant d'être homme finalement, c'est voué à l'échec depuis le début. On ne changera jamais la nature des hommes. Je voudrais aussi qu'on ne mette pas en opposition le plaisir et le droit divin devant lequel il faut se prosterner, devant lequel la raison est impuissante. Le rationalisme, la critique, la révélation de la vérité ne doivent pas être refoulés par tous les moyens au prétexte que le bouclier de ce qui est sacré protège contre tout ! Et ça, c'est une entrave sur le chemin de la vérité et de la justice. La loi, le droit et la vérité ouvrent la voie vers la justice. Il n'y a pas à considérer qu'il n'y a que le droit canon et puis de faire sembler de croire à l'autre. Ça ne marche pas ça !

Donc voilà à peu près mon histoire, et mon ressenti et ce que j'ai retenu de ce qui m'est arrivé. Mais je suis convaincu, je vous le dis encore, qu'on doit pouvoir multiplier par trois le nombre de victimes recensées. Le psychiatre que je vois – dont l'épouse, avant même que je commence le traitement, avait une maison dans un petit village juste à côté de chez moi – m'a dit que ce curé-là, il était réputé pour ça. Puis je lui ai demandé son nom et en fait, c'en était un autre ! Ça correspond à ce que l'on peut deviner de l'ampleur du phénomène.

Revenons à mon cas. Je n'ai peut-être pas été assez complet... J'ai été véritablement agressé : contraintes physiques, il se dégageait même le col romain pour être plus à l'aise, pour être sûr que le contact de sa barbe grasse et râpeuse fasse son effet intact sur ma joue. Et je ne parle pas du reste, des attouchements et compagnie. Mais j'ai réagi et je pense que c'est ce qui m'a sauvé. Je l'ai affronté aussi ensuite un peu plus tard quand j'étais dans cet établissement scolaire où les choses étaient si violentes, un jour, je l'ai croisé et je l'ai affronté à l'oral ! Je suppose que ça a pu m'aider aussi à relever la tête. Maintenant l'inceste défraie la chronique. On en parle en ce moment avec l'affaire Duhamel. La pédophilie dans l'Église ne doit pas trouver un paravent à cet endroit et chercher à atténuer la gravité de ses fautes. Et je ne voudrais pas non plus au prétexte qu'on découvre qu'il y a de la pédophilie dans le milieu sportif, familial... ce soit en quelque sorte pour dire : « Vous voyez il y en a là aussi », comme pour dire que la gravité est très relative et que le pardon doit s'appliquer par tous les moyens.

Voilà, je peux répondre à des questions, j'ai essayé de faire une espèce d'historique, avec beaucoup de choses mélangées, mais je pense que vous arrivez à dégager ce qui relève de mon histoire, de ma thérapie, de ma relation avec mes parents et également de mon cri contre l'Église.

SB : Merci beaucoup, c'est extrêmement riche, d'autant plus que face à un trauma comme celui-là, vous avez trouvé les ressources pour vous en sortir. Vous avez fait des études supérieures, vous avez un métier, vous êtes avec une épouse qui vous aime, vous avez cité le mot amour à au moins trois reprises. Donc, entre guillemets, on a envie de dire que vous, vous en êtes sorti. Vous avez d'autant plus de courage d'avoir affronté cette bête et de trouver les déterminants en vous pour aider les autres. On voit bien que ce qui vous motive principalement, c'est de pouvoir dénoncer ces abus. « Abus », c'est un terme générique, c'est une mauvaise traduction de l'anglais, ça ne veut pas du tout dire que ça minore, au contraire.

Sylvie PANTZ (SP) : Il y a quelque chose que je n'ai pas compris : qu'est-ce qu'il s'est passé lorsque vous en avez parlé à votre maman ?

MB : Je vous ai dit que j'étais devenu sourd et muet après en avoir parlé à ma maman, ma sœur était là. Mon père a dû être mis au courant. Mais cet événement et ce qui en est resté n'ont jamais été évoqués, ni utilisés de quelque façon que ce soit. C'est resté lettre morte. Et il y a des choses que j'apprends aujourd'hui puisque j'ai fait une psychothérapie donc je suis un peu plus attentif à ce que j'entends. Autrement, j'ai passé toute ma vie à étouffer, à refouler les braises de ma souffrance. Mes psys étaient un peu effarés ! Ils me disaient : « Vous vous rendez compte ça fait 50 ans de silence ! Quel dommage que vous n'ayez pas pu commencer plus tôt ! » J'ai dit : « Bah, c'est comme ça ! ». Puis finalement, ça a marché, ils m'ont dit que j'avais été résilient. Oui, je l'étais, en même temps, attention, soyez prudents avec ça, je ne dis pas qu'à quelque chose, malheur est bon, mais j'ai l'impression que ça a développé en moi une espèce de 6ème sens dans la façon d'aborder les gens. J'ai fait une carrière professionnelle, très riche et c'est difficile de dire ça... J'ai connu beaucoup de succès dans mon métier. Du succès au sens du développement de ma carrière, de ce que j'ai fait : j'ai terminé, j'étais proviseur de deux lycées, j'avais 2200 élèves en charge et 250 professeurs et les agents de service sans compter le reste des personnels.

Je n'ai jamais accepté que la loi du nombre soit une excuse pour dire que ma limite se trouvait là et que je ne pouvais pas faire plus. J'ai été reconnu comme ayant une espèce d'aptitude à établir des relations humaines à tous les niveaux, un peu partout. Même de façon assez étonnante, mes enfants me disaient : « Comment ça se fait ? ». C'est peut-être un 6ème sens qui m'a aidé... J'ai un peu de mal à vous dire tout ça.

SP : Parce que vous êtes modeste.

MB : Je ne sais pas.

SP : Vous avez eu à connaître des professeurs abuseurs ?

MB : Abuseurs ? Non jamais !

SP : Mais vous faisiez attention, on pourrait dire, sans faire de psychologie de café du commerce, que ce n'est pas pour rien que vous arrivez au sommet de l'institution d'enseignement. Vous prenez en charge des enfants.

MB : Mes psys m'ont posé cette question : « Vous avez trois enfants, est-ce que vous les avez mis en garde contre ça ? ». Et bien non. « Et pourquoi ? ». Parce qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de croiser des curés. Mais de toute ma carrière, j'ai été très proche des profs d'EPS parce qu'ils ont une approche des élèves qui est différente. Ils ont un mode d'enseignement qui n'est pas le même. Puis aux conseils de classe, j'aimais bien écouter les profs d'EPS parce qu'ils avaient toujours un regard différent, complémentaire. Il y avait des gens très sensés et puis ils ont une bonne formation aussi. Mise à part leur jargon technique pour essayer de se rassurer sur le contenu de leur enseignement. Bon, il n'y a pas qu'eux qui ont fait ça, il y en a d'autres. Mon épouse m'a dit un jour « Mais comment tu te débrouilles ? Les gens te parlent, ils te racontent leur vie et il ne faut pas longtemps ».

SB : Si on reprend votre témoignage extrêmement riche, ce qui marque au tout début c'est la dimension de victime. On observe qu'il y a un cadre assez général qui est de pouvoir se reconnaître comme victime. C'est un élément peut-être un peu progressif et c'est qu'on a retrouvé aussi chez les rescapés de la Shoah. Quand vous dites « J'ai été sourd et muet », les rescapés de la Shoah ont beaucoup dit « Je n'ai rien dit parce qu'on ne m'aurait pas cru ». Parce qu'il y a la connotation : c'est une victime donc c'est un faible. Vous pouvez essayer d'élaborer un peu plus. Comment vous comprenez cette notion-là ?

MB : Deux choses. La première, c'est que quand j'ai vu mon premier psychiatre, qui m'a envoyé vers le centre en question, au CAPSYVI, quand j'ai compris que VI, c'était victime, je suis retourné le voir et je lui ai dit : « Ça

**Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église
CIASE**

m'a fait beaucoup de bien ce que vous m'avez dit là parce que j'ai pris conscience que j'étais une victime, je ne m'en étais pas rendu compte ».

SB : Et vous avez quel âge à ce moment-là ?

MB : 64/65 ans, quand j'ai entamé ce travail-là.

SB : Pendant vos années d'homme, quand vous avez 30 ans, 40 ans, par rapport à ça vous êtes quoi ? Vous êtes une victime, un associé ?

MB : Je suis quelqu'un qui a subi ça.

SB : C'est enfoui alors ?

MB : Il y a beaucoup de choses qui vont remonter là. Je veux déjà vous dire qu'au bout de 12 ans de mariage, j'ai dit à mon épouse « voilà ce qui m'est arrivé ». Arrivé au moment où j'ai entamé ma psychothérapie, je lui dis : « Mais j'ai cru que tu ne m'avais pas cru ». En revanche, je me souviens parfaitement d'avoir installé des mécanismes tout au cours de ma vie, il y a eu un moment où j'ai décidé de dévitaliser ces événements – en plus de ça, j'ai perdu ma mère, elle avait 48 ans et moi, j'en avais 20 ans. C'était six mois avant que je parte au service militaire, j'ai passé une année au service militaire un peu atroce parce-que je n'arrivais pas à gérer tout ça, parce que je ne savais plus où j'en étais, où j'allais. Puis j'ai rechargé mes accus et un jour, je me suis dit : « À partir de maintenant, il faut que tu dises ceci : que la chose qu'il y a de moins intéressante sur la Terre, c'est toi, intéresse-toi aux autres et au reste ! ». Et je l'ai fait. Il m'est revenu souvent à l'esprit que j'avais comme coulé une espèce d'enceinte de confinement en béton – je ne sais pas pourquoi je pensais un peu à Tchernobyl – sur toute une partie de mon histoire comme pour me libérer, comme pour me mettre en apnée pour que je sorte un petit peu de moi-même. Voilà, je ne sais pas si j'ai répondu à votre question. Et effectivement dans la puissance du traumatisme, le psy m'a dit c'est un traumatisme avec un grand T, ce n'est pas un divorce ou des choses de cet ordre C'est assimilable à ce qui se passe quand des enfants sont sur des lieux de guerre ».

SB : Sans trahir le secret, on a dans la commission Monsieur Antoine Garapon, c'est un des premiers qui est allé au Tribunal International pour dénoncer les crimes de guerre, les viols de guerre. Lui, il est bien conscient que tous ces traumatismes-là sont plus forts que les crimes de guerre parce que dans le crime de guerre, aussi horrible que cela puisse paraître, vous avez une sorte d'explication du monde : « C'est l'ennemi, il m'a attaqué donc c'est normal ». Ce n'est pas normal, mais il y a une compréhension. Tandis que là dans les traumatismes des abus, déjà, c'est difficile de mettre le nom, puis vous avez votre propre reconnaissance... Peut-être que ça, ça donne une clé par rapport au rôle des parents parce-que bien sûr, on peut imaginer : « Pourquoi est-ce qu'ils ne l'ont pas dit ? ». Mais vous l'avez très bien dit : « Mes parents sont morts sans jamais avoir soufflé mots de ce qui s'était passé parce qu'ils étaient sous la même emprise que moi ».

MB : Ils devaient en parler autour d'eux mais pas à moi.

SB : Dans les témoignages qu'on a, on a pas mal de témoignages de parents ou de proches qui vont dire qu'ils ont une forme de double culpabilité. Ils ont la culpabilité de se dire : « Ce n'est pas possible que je n'ai pas vu et que j'ai laissé passer ça par rapport au gamin. Comment ça se fait que je n'ai pas vu ? » Ensuite, ils ont le deuxième effet de culpabilité de se dire « comment ça se fait que je n'ai pas pu deviner, empêcher l'abus ? » Il y a eu l'audition d'une personne qui nous a dit : « Oui, mais c'était une façon d'aider mes parents, parce-que moi, j'ai surmonté ça maintenant, mais eux, ils n'auraient pas surmonté ça ». Donc on revient à une espèce de dénominateur commun qui est l'emprise. Vous avez protégé vos parents en fait.

MB : Sans doute oui. Bon ma mère, je ne sais pas comment j'aurais pu parce qu'elle est morte à 48 ans. Mais après, c'était compliqué parce-que comme j'étais loin d'être un écolier brillant même si j'avais des capacités

qui étaient paralysées. Mes résultats scolaires... On ne peut pas dire que mon père était fier de ça et ma mère non plus d'ailleurs. Ma mère avait de l'ambition pour moi, coûte que coûte. Mon père, il aurait bien aimé que je fasse de l'électronique ou quelque chose comme ça. C'est un peu lui qui poussait pour que je fasse de la technique d'ailleurs. Mais sur l'emprise, oui, ce curé-là était tyrannique. Il y avait des messes à 7 heures du matin. Ma mère y allait, elle devait sûrement être l'une des seules à y aller, et il trouvait le moyen de lui dire qu'elle n'arrivait pas à l'heure, alors qu'elle était à l'heure. Un jour, elle lui a tenu tête, elle lui a dit : « Non, non j'étais à l'heure, si la pendule pouvait parler elle vous le dirait ». C'est vous dire jusqu'où, ils allaient, depuis derrière l'autel...

SB : Est-ce qu'on peut parler un peu plus de l'aspect maléfique de l'Église ? Parce qu'on peut dire qu'en creux des paroles : « Mes parents ne pouvaient pas parler » parce qu'ils étaient sous emprise aussi, ça veut dire que la hiérarchie du Vicaire ne les laissait pas parler. Quand votre père et le voisin vont voir le Vicaire Général... forcément il savait. En quelle année, c'était ça ? Vous êtes né en ?

MB : En 53.

SB : Donc là vous avez 10 ans, c'était en 63.

MB : Même pas, je n'avais même pas 10 ans. Ça devait être en 61/62. Le processus s'est développé lentement, mais le moment paroxystique, c'était sur les 9/10 ans. Le psy me disait d'ailleurs : « C'est terrible parce que vous ne pouvez rien comprendre à cet âge-là ». Mes parents étaient effacés. Il y avait des curés de tous les côtés chez moi. Quand on allait à l'école, c'était chez les curés.

Il y a d'autres dégâts aussi. On peut me poser la question de si j'ai la foi ou si je ne l'ai pas ? Si je suis athée ou pas ? Pour être athée, je crois qu'il faut le décider déjà. Je ne pense pas que ce soit quelque chose qui vous tombe dessus comme ça. La foi... j'ai beaucoup d'amis qui l'ont la foi. Moi tout le monde me dit que je dois l'avoir, mais j'aimerais bien le savoir. Non, je ne sais pas. Je serais plutôt agnostique, c'est une question qui ne me tarade pas. Je ne sais plus si c'est Clémenceau qui disait ça : « La question militaire est une affaire trop sérieuse pour être confiée à des militaires ». Je dirais que la religion, la foi et l'éveil à la foi est une affaire trop sérieuse pour être confiée à des curés. Peut-être que je vais un peu trop loin.

SB : Vous avez bien déchiffré la dimension d'emprise mais quelle est sa dimension d'utilisation de la spiritualité pour accroître cette emprise ? Vous avez dit tout à l'heure : « Inceste, pédophilie, certes, il y en a dans beaucoup de milieux, mais l'Église... ». Ce n'est pas clair dans votre parole s'il y en a beaucoup en quantité ou s'il y en a beaucoup en qualité parce qu'il y a de l'emprise, il y a un viol psychologique. Dans l'actualité, le livre de Camille Kouchner sur l'inceste, on est dans une dimension symbolique, c'est un inceste symbolique parce que c'est le père. Il y a pas mal d'abuseurs ou de prêtres qui utilisent une espèce de chevalerie, ou de spiritualité, ou de : « C'est notre secret, ce n'est qu'à nous » parce que vous êtes une sorte de chouchou par rapport aux autres enfants de chœur là, chez vous, ce n'était pas le cas. Il n'a pas avancé de pseudo-spiritualité...

MB : Non, de temps en temps il pouvait venir à la maison, apporter un petit cadeau, un joli livre, je me souviens de l'histoire des trois petites graines de blé qui poussent...

SB : En fait, ma question pour vous c'est : il y a certaines victimes qui étaient plus touchées par la notion de viol des consciences, d'emprise spirituelle, que l'élément physique lui-même. Et on a des fois une discordance totale. On a eu une victime qui a eu deux attouchements, deux fois, et qui ont détruit sa vie totalement. Il ne s'est jamais marié... Chez vous, il n'y avait pas cette dimension spirituelle.

MB : Non, je pense que le fait que j'ai réagi, que je me sois battu contre lui a été important, et que je l'affronte après à l'oral aussi. Ce qui est plus resté, c'est ce « Laisse courir », cette aliénation dans laquelle on était plongé. J'ai demandé au psy, il m'a dit : « C'est très variable, il y en a qui vont jusqu'au suicide et il y en a qui s'en sortent comme vous, vous avez été résilient ». Il me dit « Vous avez eu de la chance, votre couple aurait

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église CIASE

pu être menacé par ça ». Et puis si on cherchait à m'ennuyer, au physique, ça répondait. Peut-être que je surjouais un peu.

SB : Ado, après, vous étiez bagarreur ?

MB : Pas spécialement, mais ce qui est resté c'est cette rancœur tenace sur cette espèce de pouvoir, exercé sur l'esprit des gens.

SB : Vous dites : « La parole s'est ouverte et refermée aussitôt jusqu'à ma retraite où, à la persistance du trauma, je consulte un psy ». Arrivé à la retraite, c'est quoi l'élément déclenchant ? C'est la parole des victimes libérée, ce sont les films ?

MB : Je crois que c'est tout simplement que mon esprit n'est plus dominé par l'obligation d'être entièrement présent, totalement dévoué à mon métier et aux autres. Il y a plein de gens qui m'ont dit : « Qu'est-ce que vous aimez votre métier vous ! ». Je disais : « Mais vous croyez ça ? Non, je n'aime pas mon métier, je ne voudrais surtout pas décevoir les gens, c'est tout. Et ce n'est pas facile, croyez-moi. On n'aime pas ça forcément tous les jours... Vous pouvez me reposer la question s'il vous plaît ?

SB : Arrivé à la retraite...

MB : Oui, je crois que lorsque je n'ai plus eu de contraintes pour ce qui est de dépenser mon énergie. Peut-être qu'il y avait déjà quelque chose dans l'air à ce sujet parce qu'il y avait un film qui s'appelle *Spotlight*... Et puis d'autres choses avant qui sont sorties. J'ai peut-être entendu une émission ou autre à la radio sur la dépression, et le médecin avait dit : « Une dépression, il n'y a pas besoin d'être confronté à quelque chose de forcément énorme pour qu'elle se révèle, on peut simplement buter sur un petit caillou et que tout ça parte ». Et je me suis dit : « Mais moi, c'est peut-être ça ». Les choses que je ne comprends pas, le fait que je ne réagisse pas comme les autres pour ces choses-là, c'est peut-être parce que ce sont de petits cailloux sur lesquels je trébuché et pour lesquels il faudrait que j'aie vu de plus près. Je pense que cet aspect-là a joué.

SB : La poupée russe dans la question, c'est extrêmement intéressant. Vous avez eu des mots gentils pour la commission. Merci. Mais l'un des soucis qu'on a, c'est qu'on peut considérer que la prévalence des pédophiles dans la population française est aussi haut que 3 %. Et à partir du moment où il y a 3 % de pédophiles et qu'ils ont plus qu'une victime, à ce moment, on a un souci parce que lorsqu'on prend le nombre d'appels à témoignages qu'on a fait avec la CIASE, par le mail et par les journaux... On n'arrive pas du tout à ce nombre-là. Il y a une proportion énorme de personnes qui n'osent pas, ne veulent pas. Certaines ont mis le couvercle et puis se sont très bien débrouillées comme ça. Qu'est-ce que vous donneriez comme conseil ou comme élément qu'il faut absolument mettre dans le rapport de la CIASE, ou ne pas mettre pour essayer de faire sortir cette partie-là ? Et la question subsidiaire derrière, puisque vous avez été proviseur de deux lycées, dans les pays de l'Europe du Nord, ils ont des initiatives pour aller voir les enfants en CP ou en CE1 pour donner des sortes de pistes, pour diagnostiquer et repérer parce qu'on peut dire que sur une classe de 20 gamins, il y en a un qui a été abusé, forcément. Et plus tôt, on le repère pour pouvoir le traiter, mieux c'est. Comment fait-on pour aider la majorité silencieuse de ceux qui vivent bien ou mal le traumatisme ?

MB : Quand on est dans un établissement scolaire, les choses sont standardisées. Et ces questions-là relevant du privé, on est dans un établissement public. Vous voyez quand j'ai fait mes études d'anglais en Littérature et civilisation anglaise par exemple, je lisais des ouvrages où il était fortement question de sexualité, mais le tout dans l'éthique littéraire et là ça allait. Comment ça se fait que là ça allait ? « Parce que là, vous étiez en sécurité » m'a répondu l'un de mes psychiatres. Donc je crois que pour ce qui est des élèves... Moi, je n'ai jamais eu à connaître de cas comme ça, et pourtant, j'en ai eu des élèves. Des enfants mal traités chez eux, oui, j'en ai vu très souvent. Mais pour des choses de cet ordre-là ça n'a jamais affleuré. Même mes collègues, on n'a jamais eu d'échanges sur ce sujet-là avec eux, jamais. Une fois, il s'est passé une chose, mon épouse était professeure d'Anglais et elle fait une chanson en cours d'anglais avec ses élèves. Cette chanson, c'est

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église CIASE

Luka où il est question d'une enfant maltraitée et puis il y a une élève qui dit : « Oh Madame, mais c'est comme ça chez moi ! ». Elle est tombée de haut. Elle en a parlé un peu en salle des profs et une enquête a été lancée par l'ASE ou l'assistance sociale pour savoir exactement de quoi il en retournait. Ça n'a pas été plus loin. J'ai déjà entendu les assistantes sociales dire : « Dans tel coin, c'est louche, il doit y avoir des affaires d'inceste ». Puis les gens n'osent pas parler non plus, même ceux dont c'est le métier. Alors vous me demandez qu'est ce qu'il faudrait faire ? Je suis un petit peu démuni, je ne sais pas quoi vous dire. On rentre dans la sphère privée, pourtant ça a déjà été fait avec l'éducation sexuelle, et quand il a s'agit de faire la promotion des préservatifs dans les lycées...

SB : Ça, c'est différent parce que ce sont des adolescents, ce sont des garçons et des filles, c'est un truc de la vie. Là, on est dans une question qui est inter-générationnelle.

MB : Oui je vous disais ça pour dire qu'avec la sphère privée on était prudent. Je n'en ai jamais entendu parler, mise à part le cas de mon épouse. Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour remonter ça ?

SP : Quand ça vous est arrivé, vous n'en avez pas parlé avec vos copains. Vous avez dit, tout à fait au début, « je ne devais pas être le seul ».

MB : C'était un petit peu dans l'air, dans l'atmosphère mais non, on n'en a jamais parlé. Et puis on ne savait pas si c'est grave ou pas...

SB : Vous avez dit : « Il a commis d'autres méfaits avec d'autres enfants du village ». Donc vous saviez ?

MB : Je sais qu'il y a des gosses qui ont dit : « Il y en a marre du curé ». Ce que j'ai dit à ma mère moi. Donc je suppose... Mais il choisissait son monde quand même. Il était parti du petit village où il était avant dans les Pyrénées et il est arrivé avec une réputation qui le précédait, pas forcément de cet ordre-là, mais qu'il avait fallu le faire partir dans de très mauvaises conditions.

SB : Et sur le plan de votre propre spiritualité, vous êtes ni pour ni contre. Vous avez une transcendance, mais vous n'êtes pas athée, pas agnostique, pas furieusement croyant. Vous êtes en recherche ? Ça a modifié votre rapport à votre transcendance ?

MB : Non, ça n'a rien modifié sur ce plan-là. Dans le sens où tout l'héritage religieux passe par l'éducation des parents. Moi quand j'étais gosse, on faisait la prière avant d'aller au lit. Ce qui en général suscitait, quand on avançait en âge, des fous rires qu'on avait du mal à contenir, parce qu'il ne fallait pas trop quand même. Donc ça passe par le témoignage, le vécu des parents... Tout ça n'a pas été démolé. C'est même surprenant parce-que j'ai des amis qui ont été traversés par cette question-là, y compris même avec des fonctions à l'évêché, mais qui sont des gens très ouverts et pas du tout bloqués sur des principes. Cette amie dont je vous parlais quand elle fait du catéchisme, puisqu'elle en fait, elle part de la Bible, mais elle parle des sourates. Elle essaie de faire des rapprochements de plusieurs religions pour cultiver cet esprit de la transcendance, de la foi... J'ai retrouvé une amie que j'avais perdue de vue en classe de terminale, en 1970, c'est dire... qui est arrivée à la retraite et qui a la foi alors qu'elle ne l'a pas toujours eu. De même que j'ai des amis qui sont athées et avec qui j'ai des relations de la même sincérité.

SP : Je n'ai pas compris si vous aviez des frères et sœurs ?

MB : J'avais un frère qui est décédé à l'âge de 18 mois, je ne l'ai pas connu, j'ai trois sœurs.

SP : Vous êtes quel numéro ?

MB : Si j'ôte mon frère aîné de la liste des enfants vivants, je suis le numéro 2. Ma sœur aînée est née en 49, moi en 53, mon autre sœur en 55 et la petite dernière, elle fait 60 ans aujourd'hui, en 1961.

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église CIASE

Les relations copains/copines, il y avait une espèce de glace entre elles et moi. Elles ne savaient pas ce que je faisais, ce que je ressentais. Je pense qu'il y a eu un questionnement autour de ça, de la part de mes parents, de savoir quand j'aurais un émoi. Il est venu en classe de seconde, ça s'est révélé, je vois encore ma mère courir pour aller l'annoncer à mon père. C'était spécial comme attitude.

SB : Est-ce que vous avez entendu parler de la justice restaurative ? Où on essaie de remettre en commun des anciennes victimes, des responsables hiérarchiques ou des anciens abuseurs. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Et qu'est-ce que vous pensez des commissions d'écoute mises en place par les diocèses ?

MB : J'ai laissé dans un de mes écrits quand, à l'époque, la commission se déplaçait dans les villes, et qu'on m'avait demandé de quelle région je relevais, de quel évêché, j'avais dit : « Non, non, si c'est pour aller rencontrer mon Évêque, ce n'est pas la peine ». Je ne vous dis pas que je ne l'aurais pas fait avec un autre mais celui-là il est particulièrement carabiné. Je crois qu'il n'a jamais accepté le Concile de Jean XXIII, c'est vous dire. Donc là où on se trouve, il y a plusieurs prêtres qui sont arrivés par, sûrement, sa propre nomination à lui, habillés en noir tout ça. Moi, je m'en suis payé un, une fois, à la sortie de la messe du 11 novembre puisqu'il pensait arriver dans mon petit village quand il avait fait sa sortie sur la guerre, il avait fait tout un laïus sur des « laïcards » qui avaient attaqué un monastère dans la Grande Chartreuse, voilà, c'étaient des « bouffeurs de curés », etc. Alors, tant qu'il était habillé en tenue de cérémonie, je n'ai rien dit, mais après, je suis allé le voir et là, je lui ai dit ce que je pensais. C'est pour ça que les commissions avec l'Église, je veux bien, mais qu'ils passent en confession avec moi d'abord. Je n'exclus pas cette possibilité-là parce que j'ai de très bons amis qui sont capables d'entendre, et tout à fait respectables et peut-être même plus aptes encore que d'autres qui seraient totalement dénués de cette teneur chrétienne. Disons que je suis un chat échaudé qui craint l'eau froide.

SB : Une dernière question, sans remettre en cause les sacrements ou changer l'ordination des prêtres ou autres, avec la commission on a tenu à auditionner des responsables d'autres cultes. On a écouté les bouddhistes, les juifs, les protestants, on va avoir des échanges avec des musulmans, et on est étonné de la place des femmes dans les différentes religions. Qu'est-ce que ça vous inspire tout ça ?

MB : Alors j'allais y venir, la dame à Lyon qui est candidate pour être Archevêque je crois, qui s'indigne que les femmes n'aient de droit de cité dans la religion catholique, ou du moins dans des fonctions de seconde zone, voire même des fonctions que les curés ne veulent pas remplir. Déjà, son témoignage et sa démarche me paraissent frappés de bon sens. Deuxièmement, je me souviens d'avoir vu, je ne sais plus si c'est l'émission *C à Vous*, ou quoi, une « rabbine » juive.

SP : Delphine Horvilleur.

MB : Oui c'est ça, qui est une femme d'une classe exceptionnelle, de ce que j'ai pu entendre, et elle était avec une « imame » également.

SB : Kahina Bahloul. Elles sont seulement trois « rabbines » et trois « imames » en France.

MB : À la fin Anne-Élisabeth Lemoine a dit « Vous savez que dans la religion catholique il n'y a pas de prêtre femme... » Je suis persuadé que s'il y avait des femmes à des postes plus valorisants que ceux de bonnes sœurs peut-être que les choses seraient différentes.

SB : Pour éviter le cléricalisme dénoncé par le Pape François ?

MB : Ou tout simplement les abus tels qu'on les connaît. Ceux dont je vous parlais, les curés de mon patelin, je me souviens qu'ils avaient fait une liste au moment de Pâques de tous les commandements de Dieu, de tout ce qu'il fallait faire pour être en règle, vraiment nickel chrome, comme il faut, pour aller à la messe communier. À la fin, il y avait : « Passer un coup de balai dans l'église ». Et ce n'était pas « passer un coup de

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église
CIASE

balai » pour virer les curés, c'était vraiment nettoyer l'église. On parlait de fonction de seconde zone, c'est même pire que ça, donc ce serait quelque chose d'extrêmement salubre, je serais très militant pour ça.

SB : Écoutez, merci Monsieur B. parce-que...

SP : Vous enrichissez énormément ce qui devrait être le rapport final.

SB : Ce qui est très riche, c'est de voir que non seulement vous vous en êtes sorti vous-même et vous voulez aider les autres. Il y a des éléments qu'on n'a pas abordés ou trop rapidement sur lesquels vous aimeriez revenir.

MB : Spontanément, comme ça, je ne peux pas vous dire. Je ne pense pas avoir négligé d'aspects importants. Si, il y en a un quand même : l'indemnisation. Non, non, non.

SB : La dette est trop grande.

MB : L'indemnisation ce sera que les choses changent ou que les femmes prennent un peu plus de pouvoir dans l'Église ou qu'on sorte de cette espèce de grosse machine totalement grippée depuis si longtemps. L'indemnisation, je trouve que c'est quelque, je ne sais pas, je ne devrais peut-être pas juger comme ça, mais je trouve que c'était assez hypocrite d'une certaine façon. Parce que si c'est pour dire : « C'est bon, ils ont été indemnisés, maintenant passons à autre chose ». Quand on m'a posé la question, j'ai dit : « Non, je ne veux pas un centime pour ça ». Ce qu'il faut, c'est que les choses désormais, changent, la boîte de Pandore est ouverte, la porte ouverte et puis qu'ils y viennent, qu'ils viennent avec nous.

SB : En médecine de greffe d'organe, on dit qu'il y a des choses qui sont tellement précieuses, comme un rein ou un cœur, qu'elles ne peuvent être que gratuites. Et là, on est sur des trucs qui sont tellement horribles qu'on ne peut pas mettre de prix.

SP : En justice, le plus important pour des femmes violées, puisque c'est ce que je connais, le plus important pour elles à l'issue d'un procès d'Assises, c'est qu'elles soient reconnues comme victimes. Les indemnisations qu'on propose, cette espèce de barème inepte. Qu'est-ce que c'est que la souffrance d'une fille qui a été violée à 17 ans ? Ça coûte combien ? C'est un peu grossier, c'est mal venu, c'est mal compris. Le nombre de fois où les femmes me disent : « Mais il faut que je dise un chiffre ? ». Mais elles ne savent pas et les magistrats ont des barèmes. C'est déplacé.

MB : Je ne sais pas quel est l'objet de cette indemnisation. Je ne sais pas à quoi ils pensent qu'elle pourrait servir. J'ai cru comprendre que, oui, c'est pour les séances de psychothérapie ou le soutien qu'on a pu avoir d'une façon ou d'une autre. Mais la sécu elle est là pour ça, elle s'en occupe de ça aussi. Puis faire tomber une pièce de monnaie dans ces mares putrides, je ne comprends pas et je ne l'accepte pas. Il y a peut-être d'autres personnes qui pourraient argumenter et me convaincre du contraire, mais j'en doute.

SB : Merci, votre argumentaire est très utile.

Il y a un livre qui peut être utile pour vous, c'est René Girard, sur la criminalisation de la victime, les boucs émissaires, pour montrer que dans les sociétés primitives, la victime, il faut la tuer parce qu'elle est coupable. Il y a une forme de criminalisation de la victime qui fait que si elle est victime, c'est de sa faute. Ça peut être utile pour vous parce-que ça montre une partie avec la double culpabilité des parents. On a demandé une fois à Simone Weil, elle était encore vivante, j'étais gamin ça m'a marqué, à l'occasion de je ne sais quelle commémoration des camps de concentration. Mais est-ce qu'on peut pardonner à tout le monde, quelle que soit l'horreur ? Elle a dit cette phrase qui m'est restée : « Moi, je peux pardonner à celui qui m'en fait la demande ». Et peut-être que l'Église, sans porter de jugement de valeur, est encore trop mal à propos de cette affaire-là.

MB : Vous m'avez dit René Girard ?

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église
CIASE

SB : René Girard, *Le bouc émissaire*, sur le statut de criminalisation de la victime qui est une sorte de double perversité : je suis pervers parce que j'abuse de l'enfant et je lui ai bien expliqué qu'il faut se taire, que c'est un secret, que c'est de sa faute aussi.

MB : Mon dernier ouvrage c'est *La nuit, j'écrirai des soleils* de Cyrulnik, dans lequel il explique que tous les gens qui ont connu des traumatismes, enfin qu'il y en a beaucoup qui arrivent à convertir ce moment de souffrance en force.

-- Remerciement et salutations --

-- Fin de l'entretien --